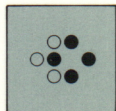


# Principes du cochon

Jean-Yves Cendrey

Roman



P.O.L









## Principes du cochon



Jean-Yves Cendrey

# Principes du cochon

roman

*P.O.L*

8, villa d'Alésia, Paris 14<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 1988  
ISBN : 2-86744-107-2



Je, et puis Reine lovée en sieste sur l'affreux canapé. Je, dont l'œil se repaît du corps minuscule tenu dans le viseur de l'appareil. Reine lovée en sieste, dormeuse à ce point offerte, sur l'affreux canapé moutarde. Elle est femme, je ne m'en dis pas plus, ne la désirant ni en sexe ou tendre éveil. J'enrage doucement. Ma seule vive envie est celle impuissante de balayer la table d'un bras, que se fracassent coulent et souillent, verres assiettes vin jus os gras de porc, qu'un peu de domesticité chavire. Si oui cela, elle se lèverait de son quiet, s'ébrouerait, ouvrirait des yeux, et je lui lancerais à la tête : vire ! Sa tête bouffie d'incompréhension, elle l'hocherait. Peut-être en serait-ce fini de nous ? Mais je suis trop las désormais pour hasarder un éclat, l'ancien pousseur de cris se sourit à lui-même et sauvegarde sa vaisselle.

Reine, ma femme. Il y aura bientôt vingt ans

que nous nous frottons les vies. Nos déchets nous recouvrent en une pyramide dont se parfait le pointu.

Je fixe dans le viseur les quarante ans de Reine. Les années n'ont fait qu'alourdir sa beauté. La caducité est intérieure, engloutie dans la chair épanouie. J'ai cinquante ans, n'ai cessé de grossir et m'enlaidir. Je suis rides de plomb et plis de graisse, dinosaure flapi. Je tiens le pesant appareil comme je tiendrais ma grosse tête, dans mes mains ouvertes, les coudes posés de part et d'autre d'une assiette où agonise de la salade confite dont l'odeur acide me soulève le cœur. Je lève l'œil au-dessus de l'appareil, l'œil droit, celui dont je ne sais pas cligner, pour retrouver Reine dans sa dimension de tous les jours, sa dimension normale, tellement. Aussitôt je la refais petite dans le viseur. Je vois son crâne rasé très court, très haut, jusqu'à une circonférence parfaite à partir de laquelle les cheveux sont tirés vers le sommet, noués et tressés pour former une couette naine. Je vois sa vigoureuse épaule gauche, la droite étant enfouie dans un coussin. Elle ne porte qu'un slip et un soutien-gorge dégrafé. Je vois son dos lisse et plein, les fossettes de ses reins. Je vois ses fortes fesses relâchées dans le repos. Ses jambes sont repliées au fond du canapé. Ses genoux doivent être proches de ses mains, ou même en elles sont nichés. Elle ainsi couchée, si peu de chose. Je la noie dans le flou.

Je verse la salade confite dans la jatte de litchis au sirop que Reine à son réveil imaginait

sans doute à nouveau savourer. J'émiette le restant de mon cigare dans ses lèvres de porcelaine, une horreur de cendrier qu'elle s'est achetée hier après que nous eûmes visité une demi-ruine, le château d'Espinglette.

Pris dans un flux de médiocres, nous déambulâmes devant des saletés de quelques siècles. Il y avait queue pour la salle de torture et nous osâmes la faire. Nous vîmes donc, une table d'étirage enduite d'une amoureuse cire. En bleu sur un bristol et soulignés de traits noirs, quelques mots interdisaient strictement qu'on caressât des doigts le rustique objet comme s'il se fût agi d'un chine. Deux douzaines de paires d'yeux glissant sur la surface polie du plateau y cherchaient des macules, un historique sang noirci. Là des entraves de bois, de cuir, de métal, là des fers, des tenailles de toutes tailles, un maillet et ses coins, là un seau vermoulu et un gros entonnoir qui, devons-nous croire, servirent au supplice de la pinte ; toutes choses érotisées par un fondant de soleil, un lourd coulis d'or mat qu'affinait le verre ancien de la croisée. Comme les instruments de tourment, Reine en était baignée.

De la peau qui d'huile en baume au fil des longues heures de plage s'était goulûment gorgée de brun, jaillissait de la robe claire de ma femme. Je songeai qu'une semblable peau courait partout

sur elle. Le duvet qui en mailles blondes parait ses bras, je le pensai sur son ventre et ses cuisses. Elle eut un élégant ondoisement des épaules, un regard pour moi. Je sentis se détacher de mon fond une délicate bouffée d'amour, mais elle creva en pet avant d'avoir atteint le cœur. Les voluptueuses naïvetés qu'aux premiers de nos jours je m'étais prosaïquement offertes, à l'évidence ne valaient plus, même par accents. Que m'importait. Je m'approchai et pris sa taille. Un homme aveuglément épris ne l'aurait pas mieux prise. Que m'importait, et pourtant. En station devant un grill qui vraisemblablement avait marqué des viandes au temps joyeux de l'Inquisition, je nous sentis insupportablement dérisoires, moi surtout, avec cette harmonieuse combinaison de membres et d'organes à la pilosité bénie que je tenais dans l'anneau de mon bras. Je frissonnais sous le regard des pères de famille qui m'enviaient parce qu'elle leur faisait envie. Elles me glaçaient leurs envies flaireuses, jaugeuses et rigolardes. C'était comme si dans leur appétit d'elle ils me désiraient. Mon bras faiblit. Je sentis la taille de Reine lentement s'amollir, se dégonfler en bouée de petit bain, et, immobile, je sombrai sans un cri devant mon public de veaux marins.

Reine me posa une question. Je répondis quelque chose. Elle rit. Nous sommes ridicules, ajoutai-je. Elle fit mine de comprendre et j'en eus la nausée. Je façonnai sur mon visage la réplique exacte d'un sourire complice, et lui offris.

Depuis le temps que nous faisons rimer union

avec médiocrité, depuis le temps que je connais le maigre pourquoi de nous, ou plutôt mon pourquoi de nous, car le sien est mystère. Mon pourquoi c'est son corps encore et de lui mes envies régulièrement renouvelées que je peux satisfaire à des heures, et Ça avec elle je l'aime assez pour toujours m'être retenu de la quitter, Ça que je n'accepterais de perdre que si elle, décidant de la rupture m'en prive. Mon pourquoi c'est Ça, avec la meilleure lâcheté du monde. Mais elle, son pourquoi ? Parfois je me demande si en vérité elle ne m'aime pas vraiment. La plaisante idée. Une plaisanterie.

Suspendu haut était un grand chromo représentant un homme couché au milieu de ses tourmenteurs, l'un d'eux enroulait ses intestins sur un treuil. L'expression béate du supplicé était semblable à celle de l'homme et la femme qui, tassés dans leurs laideurs jumelles, leurs chemisettes et leurs shorts jumeaux, ayant contemplé l'œuvre rêvaient. Nous contemplâmes aussi, et de conserve bâillâmes aux corneilles.

Nous quittâmes les lieux plus idiots l'un à l'autre que jamais. Le laconisme de nos propos en disait long sur notre trop d'inharmonie.

Un bar, nous nous posâmes en terrasse.

Seul, après qu'avec un air elle m'eut informé de son prompt retour.

Son soda ne pétillait plus guère quand effectivement elle revint. Elle me montra la carte postale, celle qui une fois serrée dans une vieille boîte de cigarettes russes, saurait prouver si un jour il en

était besoin, notre passage dans cette insipide cité. Quant au paquet hâtivement scotché, elle attendait que je m'enquisse de son contenu. Elle ne fut pas déçue. Et ça ? demandai-je. Alors elle déballa ses lèvres.

Elle reparla du grand chromo. Elle avait trouvé le rendu de la chair au niveau de la plaie d'où étaient tirés les intestins, tout à fait exceptionnel. J'en convins. Nous nous moquâmes des passants, ce qui nous rajeunit. Un enfant, traînant à bout de laisse un vieux teckel essoufflé, buta par distraction contre notre table. Il injuria le chien. Abusé, le père de l'enfant brutalisa l'animal qui vint se réfugier sous mon fauteuil, entortillant la laisse autour d'un des pieds. Reine : vous êtes stupide ! L'homme ne morfla pas. Reine : la pauvre bête n'y est pour rien.

Comme il me fit horreur ce "pauvre bête" monté d'une obscure arrière-gorge emmiellée de commisération, un "pauvre bête" mouillé du spécifique vomit vibratoire des mémés à toutous, un "pauvre bête" suant la ménopause, un "pauvre bête" qui puait comme du lait tourné dans des seins inutiles. Ton "pauvre bête", ma Reine.

Le chien, plus encore étroitement lié au fauteuil, glapissait. L'homme qui se démenait sous moi lui envoya une pichenette sur la truffe. Reine : vous n'êtes vraiment qu'une brute ! L'assistance murmura. Je devinai par l'intermédiaire du fauteuil que l'homme avait suspendu son activité. Mais concevant sans doute le ridicule de sa position, il la reprit sans un mot. Reine : combien ? Je

m'interrogeai. Son buste pivota, elle l'inclina en prenant appui au bras de mon fauteuil, et je crus mal comprendre : combien me le vendez-vous, puisque vous ne l'aimez pas ? Je perdis contenance. Elle ne songeait nullement à acquérir ce chien, je voulais m'en convaincre. Elle ne pouvait d'ailleurs envisager que l'homme accordât une valeur marchande au saucisson fatigué qu'il tentait laborieusement de libérer. Si même par extraordinaire il en concevait un prix, où trouverait-il l'insondable bassesse d'avancer ce prix, le fantastique courage de parachever son indignité au vu et au su de tout le parterre en abandonnant ainsi l'animal ? Vous le voulez ? dit l'homme en se redressant, étonnamment rasséréiné. On eût dit qu'il n'avait fait qu'espérer la proposition de Reine. Puis, presque goguenard, il ajouta : eh bien prenez-le ! Je n'eus pas le loisir de considérer le peu d'acuité de mon discernement, l'homme me prouva sur l'instant que je n'en avais aucun, en surenchérissant dans la petitesse : mais je garde la laisse, elle est neuve.

Je demeurais atterré, autant par cette spectaculaire attitude, que par l'imminence du fait que j'allais vraisemblablement entrer en possession d'un monstre caricatural. Sur ce point, ma perspicacité ne fut pas prise en défaut. Reine fit sauter le mousqueton de la laisse et souleva l'animal de terre. L'homme eut une moue de mépris amusé. Il me toisa. Je compris ce qu'il attendait de moi, ce qu'impérativement je devais accomplir pour que la farce s'achevât. Reine aussi attendait, et aussi les

consommateurs en terrasse et quelques badauds perplexes. J'étais au plus mal. Je quêtai dans mes membres un sursaut d'énergie, vainement. Ma tête s'égaillait dans l'atroce perspective de ma vie commune avec ce chien. Reine et ce chien et moi, ce chien entre nous comme un pire, ce chien avec lequel nous allions former une chiennerie tricéphale : Cerbère ce sera nous ! Il fallait que je suppliasse l'homme de recouvrir un poil son orgueil et de reprendre son chien. Il fallait lui expliquer que Reine et moi étions déjà suffisamment accablés avant de faire sa connaissance, que... Il fallait.

Je chassai mon corps du fauteuil, soulevai ce dernier. La laisse glissa sans aide sur le sol, comme si elle-même était lasse du scandale. Je me suis figé ainsi, grotesque, penché vers l'avant, retenant le fauteuil par les accoudoirs. Je ressemblais à un malheureux qui à peine levé d'une lunette, était pris d'un malaise en remontant son pantalon. La laisse : le ténia qu'enfin j'avais chié.

Je commandai un café. Fis apparaître Reine et le chien dans la frange latérale droite de mon champ de vision. Elle avait entrepris de le bercer. Le gosse aimait tout de même son chien, dis-je presque imperceptiblement, il pleurait en partant, n'est-ce pas. Reine me fit bouche mauvaise. S'écria : mais c'est horrible, que je suis sotté, c'est horrible, nous ignorons son nom. J'eus beau argumenter, Reine ne voulut pas en démordre, il fallait que sans tarder j'allasse rattraper l'homme et qu'à tout prix il me livrât un nom, que prémoni-



toirement je frémissais d'entendre.

Je m'élançai mollement dans la direction indiquée par le bras de ma femme. Vite étouffé, absorbé, digéré par la presse multicolore qui rampait dans les ruelles de ce quartier commerçant, je perdis vite l'espoir — qu'en vérité mon esprit avait refusé de former — de retrouver l'homme à la laisse et l'enfant en pleurs.

Le pavage neuf où brillaient des micas, était foulé par des pieds en grand nombre liés par d'obscènes sandales. Les boutiques vomissaient sur ce granit brutal jonché d'attristants orteils, des matières vouées au culte du souvenir. Quoi de plus beau qu'un phare d'Epinglette en coquillages et cuivre repoussé ! Peut-être un pape phosphorescent, un sphynx baromètre ? Un gamin comptait des billes à travers leur emballage, doutait, reprenait tout à une, puis deux, trois, doutait dès la première dizaine, et une, et deux, et trois... Ses lèvres vibraient de chiffre en chiffre, entraînant un frétillement irrégulier des narines. Je pris une poche de billes, et me mis à compter les rouges, majoritaires. Le museau du gamin cessa de trembloter. Par couleurs lui dis-je, par couleurs. Il détala.

Une mère serrait contre elle le fruit de ses entrailles, sans doute abondantes, car elles faisaient bomber un ventre qui s'opposait à la maigreur du faciès et des membres, et qu'un bermuda en éponge montant haut, rendait par de larges rayures plus indécent encore. L'objet qui la faisait s'entretenir avec une vendeuse était une poubelle

de table en grès.

Je fondais mes quatre-vingt-dix kilos dans la masse, sous un soleil borné qui frappait à tout va. La belle journée ! Ma misanthropie en était toute ragaillardie. Je n'avais pas souvenir d'un jour si fantastiquement soumis aux signes embrassés de bêtise et de vulgarité, d'un jour où l'ordinaire populaciel me fût aussi généreusement dispensé, d'un lieu où l'abrutissement s'affirma à ce point endémique. Je pressentais avec délice, qu'après avoir été ainsi gavé de la spécialité locale qu'était la trivialité, mon incommensurable ennui dans le silence de la villa, me ferait l'effet d'une saine colique. J'allais jusqu'à présumer que la présence de Reine m'y serait un temps moins odieuse. Quant au chien, je réalisai que c'était un moindre mal, que par chance la pitié était sans logique, car dans le cas contraire, Reine aurait aussi tenté de soustraire l'enfant à son primate de père, et dans l'absolu il aurait pu nous échoir.

J'achetai un journal, et puis un cigare à l'unité que les doigts gourds de l'opulente buraliste eurent du mal à saisir dans le présentoir. Si dans un roman je rencontrais une "opulente buraliste", je pourrais un instant me soupçonner d'en être l'auteur, quoique "opulente buraliste" tienne pour moi du pléonasme. En effet, dans mes archives intimes, une buraliste, c'est opulent.

Buraliste, celle à qui j'ai acheté mes premières cigarettes. Rencognée derrière un haut comptoir, des yeux morts dans une marmelade livide où sa bouche n'était qu'un pli fermé sur un éternel

mégot. Quand elle se dressait et tendait un bras vers les étagères supérieures, on découvrait que sa poitrine et son ventre se confondaient en une monumentale représentation du globe terrestre certes cabossé ici ou là mais infiniment réaliste, avec des vagues sur un océan de tissu, et des taches pour continents.

Buraliste deuxième. Madame Potel tenait le tabac de la Faculté, ou plutôt l'occupait de son splendide volume. Son corps, dont l'architecture n'admettait que la courbe, elle l'offrait sans vice aux regards gourmands de ses clients, et quand certains se montraient grivois, elle riait, d'un rire frais qui faisait danser sa gorge. Très récemment, tandis que d'une érection incertaine j'allais et venais en Reine, madame Potel m'apparut, me revint de la lointaine époque du tabac de la Faculté. Cette vision revigorante me tint ferme, et Reine son plaisir, fut du même brut ardent que le mien.

Buraliste troisième. Celle de Fellini dans *Amarcord*. Pourtant, la surabondance mammaire de la dame serait peu dans ma mémoire, sans le bleu merveilleux du pull qui la couvre.

Buraliste dernière. Un soir tombait. Je regagnais la villa en voiture. Un instant ce ne fut pas elle, la forte flâneuse qui comme moi allait vers. Puis son identité s'imposa. La jeune fille du tabac. Sa démarche câline, cette lenteur, le corps bercé au rythme d'un air qu'elle chantonnait peut-être. Un air ponctué de silences, car de bref en bref elle s'immobilisait. La voiture a ralenti bruyamment,

indécemment, et éveillé l'attention de la jeune fille du tabac, et suscité chez elle une curiosité peut-être inquiète. Elle esquissa un mouvement pour la satisfaire, mais le retint. Ses bras nou s r invit rent son buste à la danse. Sa tête versa sur une épaule. Elle reprit ses petits pas. Cela me disait d'elle un ennui léger, une sensualité à la fois tendre et boudeuse que devait aviver la chaleur orageuse. La voiture m'a porté à sa hauteur. La jeune fille du tabac a satisfait sa curiosité, simple curiosité. Lui, tiens tiens... Et une expression amusée naquit dans ses traits. Je devais offrir le visage épouvantable du timide qui ose, ou de l'effronté qui h siste pour la première fois. La voiture s'immobilisa. Abordais, était-ce bien moi qui l' ? Ce pouvait-il que ce fût moi qui une idée derrière la tête comme un couteau entre les dents, l'abordais ? J'étais assailli par une myriade de sentiments confus, un essaim de mots aux sens perdus. Un fol vertige m'attirait hors de moi bien moi-même et me jouait un tour. Ce vertige fleure le sépulcre et la luxure, il est pousse-au-crime et mère maquerelle, il séduit puis il commande.

Elle a ouvert la portière, s'est assise, lascive et malicieuse, sans un mot. Nous avons roulé, presque au hasard, muets mais attentifs au silence que l'autre pouvait soudain briser. Dans un quartier de baraquements, notre route se présenta sans issue. Lentement nous cahot mes jusqu'à la barrière jaune qui en marquait le terme.

J'ai joui au secret des seins très doux de la jeune fille du tabac, plus doux que le plus doux



**F**ace à la mer et des gens. La plage toute semée de taches, surtout là-bas, près du parking, où les gens pleuvent en guano sur le sable pour s'y faire plus noirs, et leur nombre s'accroissant, plus chiures fraîches de grosses mouches qu'un vent passant tel une main étale.

Je suis aux mains de tourmenteurs qui doucement m'éviscèrent, une femme, des enfants, un chien, des voisins, des souvenirs, une vieille maîtresse, n'importe quoi. Je ne suis pas innocent.



9 782867 441073

Maquette de couverture :  
Jean-Pierre Reissner

ISBN 2-86 744-107-2

F 10107-88-2

69 F